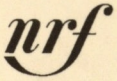
MARCEL AYMÉ

ALLER RETOUR

roman



GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

BRÛLEBOIS, *roman.*

ALLER RETOUR, *roman.*

LES JUMEAUX DU DIABLE, *roman.*

LA TABLE AUX CREVÉS, *roman.*

LA RUE SANS NOM, *roman.*

LE VAURIEN, *roman.*

LE PUITS AUX IMAGES, *roman.*

LA JUMENT VERTE, *roman.*

LE NAIN, *nouvelles.*

MAISON BASSE, *roman.*

LE MOULIN DE LA SOURDINE, *roman.*

GUSTALIN, *roman.*

DERRIÈRE CHEZ MARTIN, *nouvelles.*

LES CONTES DU CHAT PERCHÉ.

LE BŒUF CLANDESTIN, *roman.*

LA BELLE IMAGE, *roman.*

TRAVELINGUE, *roman.*

LE PASSE-MURAILLE, *nouvelles.*

LA VOUIVRE, *roman.*

LE CHEMIN DES ÉCOLIERS, *roman.*

LE VIN DE PARIS, *nouvelles.*

URANUS, *roman.*

Suite de la bibliographie en fin de volume.

Extrait de la publication

ALLER RETOUR

Extrait de la publication

Extrait de la publication

MARCEL AYMÉ

ALLER RETOUR

roman

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1927.*

Extrait de la publication

I

Par sa porte ouverte, un restaurant découpa un rectangle de lumière vive sur l'asphalte du trottoir et poussa un couple dans la nuit mouillée de novembre. L'homme ouvrit un parapluie et, donnant le bras à sa compagne, gagna la station d'autobus de la porte Saint-Martin.

Ils attendaient, patients, dans un mutisme sans promesses, lorsque l'époux, sollicité par un léger borborygme de l'estomac, émit :

— C'est meilleur que dans le restaurant de la rue de Turbigo et pour une différence de dix sous, il n'y a pas de quoi, au fond...

Elle eut un signe de tête marquant bien qu'elle appréciait les supériorités qui tenaient dans cette différence de cinquante centimes. Satisfait de l'approbation, il fit un rêve :

— Ah, pouvoir quitter la rue des Vertus... Seulement deux pièces et une cuisine. Tiens,

Extrait de la publication

on m'a parlé de quelque chose rue Sainte-Apolline, il faudra voir. Rue Sainte-Apolline, ça serait bien trouvé, comme tu t'appelles Apolline.

Apolline goûta la bizarrerie d'un hasard aussi curieux. Ses lèvres molles se tendirent pour un sourire ; mais, devenue pâle subitement, elle serra le bras de son mari et dit très haut :

— Je digère mal mon dîner.

D'un même mouvement, les huit personnes qui stationnaient là tournèrent la tête, examinant avec une sympathie reconnaissante la victime qui offrait à leur attente une si heureuse diversion.

Le compagnon d'Apolline ne s'émut point d'abord. Il savait la raison de ces malaises fréquents et celui-ci ne le surprenait en rien. Néanmoins, devant la curiosité des spectateurs, il ressentit une gêne, et, soit qu'il voulût témoigner d'une certaine sollicitude à l'égard de sa femme ou participer à l'attention dont elle était l'objet, il proféra d'une voix mal assurée, à la cantonade :

— Ça fait quatre francs de fichus.

Ayant dit, il devint très rouge. Une honte soudaine lui chauffait les pommettes, dont il ne démêla point d'abord les causes. Ce n'était

Extrait de la publication

pas la réprobation tacite qui avait accueilli sa réflexion inopportune : Justin Galuchey, qui vivait tête basse sa vie d'employé famélique, avait une grande habitude du mépris de ses frères humains et, sous les rebuffades que lui valait sa déplorable bonne volonté, son regard avait appris le bout de ses souliers. La faillite de son exclamation n'avait donc point poussé cette honte à ses joues.

Mentalement, il répéta « quatre francs de fichus » et les mots « quatre francs » rendirent dans sa tête un son étrange, indiscret. Le sentiment lui vint de s'être livré, d'avoir trahi devant des étrangers toute la médiocrité de sa vie. Ce dîner à quatre francs le situait exactement dans la hiérarchie sociale, le rangeait dans une catégorie besogneuse et, pour la première fois, il en souffrit, pressentant que le Destin l'avait marqué au front pour les repas à prix fixe. Sur les témoins du drame, il essaya de surprendre le reflet de son humiliation et les passa tous en revue, à la dérobée.

Il examina des abdomens, les évalua en repas à quatre francs et fut tout émerveillé des différences qu'il constatait. Dans son esprit qui n'avait jamais comparé, un travail s'élaborait. A voir ces gens de formats, de vêtures

Extrait de la publication

divers, dont chacun avait un visage propre, paraissait poursuivre une idée, un rêve modelés à son être intime, une conscience nouvelle le pénétrait du monde dans sa multiplicité, son infinie variété. Justin soupçonna tout d'un coup que les employés comptables n'étaient peut-être pas la raison de l'univers et son étonnement fut immense. Avec une curiosité plus appliquée, il contempla ces huit personnes et fit effort pour surprendre le caractère propre à chacune d'elles. Inhabile à pénétrer l'harmonie intime des êtres, il chercha simplement à les différencier d'après leur aspect. A chacun, il attribuait une profession et, après cette classification très arbitraire, se réjouissait en lui-même de les connaître davantage. Il découvrit alors qu'il avait des préférences et cela aussi était nouveau pour lui.

Mince et pâle, un jeune homme, aux cheveux longs et pendants sous le feutre noir, lui faisait face. Justin songea avec respect qu'il devait être un artiste et que cela était beau, car tout le monde sait bien que les artistes ne mangent pour ainsi dire pas et vivent maritalement avec les filles du Péché.

Un homme ventru lui donna un peu d'envie et Justin le regarda sans bienveillance, cu-

Extrait de la publication

rieux toutefois des raisons de cette antipathie. Après réflexion, il lui vint que le ventre de cet inconnu avait bien de l'insolence ; mais ayant arrêté son regard sur un homme de mine affable, dont l'abdomen était d'un volume au moins égal, il dut convenir qu'il y avait de la témérité à isoler un ventre pour s'en faire une opinion raisonnable ; qu'il en allait probablement de tout ainsi.

A côté de lui, deux femmes causaient ; il vit qu'elles étaient belles, élégantes. Dans l'instant qu'il leur rendait grâce, avec une ferveur encore inconnue à lui-même, d'une beauté qui réjouissait ses yeux écarquillés sur le neuf, il tourna la tête vers Apolline. Adossée à la porte Saint-Martin, elle ouvrait un œil vague sur la clarté vive d'un café voisin et, dans le temps d'un bref regard, Justin eut la révélation qu'elle était laide. Songeant aux deux élégantes et à l'artiste présumé, il se prit à évoquer des rendez-vous galants dans une garçonnière capitonnée, des succès de joyeux garçon dans le désordre soigné d'un atelier de peintre et des tournées de grands-ducs dans les boîtes de nuit : toute une vie de bâtons de chaise en gibus et cravate blanche, fleurant le porto, la poudre de riz et les cigares de la régie. Alors

Extrait de la publication

il sentit qu'il n'était pas solidaire de la laideur de sa femme et un regret s'insinua en lui, qui prenait le visage maussade de l'Officier de mairie consacrant l'union des époux Galuchey, l'année qu'il était revenu de la guerre, si étonné...

Effrayé par le cours de ses pensées, Justin se reprocha loyalement cette trahison à l'égard de sa femme. Comme l'autobus arrivait, vers Apolline il fit un pas, avec effort, mais cédant à une inspiration brusque, impérieuse :

— Tu as mauvaise mine, tu ferais mieux de rentrer chez nous. Nous irons chez l'oncle Suprême un autre jour ; d'ailleurs, je pense que j'ai rendez-vous ce soir même avec Germain. Viens, je t'accompagne jusqu'à la rue Réaumur.

Et son âme s'étira dans la volupté du mensonge, car il était faux qu'il eût un rendez-vous avec Germain. Descendant la rue Saint-Martin il tourna la tête pour regarder les voyageurs qui assiégeaient l'autobus. De loin, ils semblaient jaillis en une vivante pyramide pour une harmonie secrète qui éveilla un écho dans le cœur de Justin.

Tout de suite qu'il eut quitté sa femme, à l'angle de la rue Réaumur, il fut pris d'un

remords aigu et la rappela. Mais au lieu de la phrase préparée, il dit rapidement, commandé par un désir de liberté :

— Si tu rencontres le Bombé, fais-lui donc porter une lettre à l'oncle Suprême pour excuser notre absence. Tu lui donneras de quoi payer son métro et dix sous pour sa commission.

Apolline acquiesça avec sa bouche qui béait d'un peu d'admiration pour cette initiative originale et, sans dire mot, se remit en marche vers la rue des Vertus. Chemin faisant, elle essayait de construire la lettre à l'oncle Suprême; chose malaisée qui est d'écrire à un homme possesseur d'un Larousse en dix volumes et qui considère toutes choses, derrière ses lunettes d'or, avec un sourire d'une hautaine amertume. Apolline luttait contre des formules commerciales que lui suggérait son inspiration de dactylographe lymphatique aggravée par la rectitude de la rue Réaumur. Près d'enfiler la rue des Vertus, elle fut soulagée jusqu'à l'aise parce qu'il lui revint en mémoire certain livre de cuisine dont les dernières pages offraient au lecteur en difficulté d'imagination le canon des meilleures convenances épistolaires. Songeant à cet humble manuel qui lui donnerait de faire

figure devant les dictionnaires de l'oncle Suprême, elle rendit grâce à sa tante Irma qui le lui avait donné et admira combien cette honnête femme avait eu raison de lui répéter qu'avec du savoir-vivre et sa conscience pour soi une femme se moquait d'être belle et fortunée.

La rue des Vertus est un boyau étroit qui joint la rue Réaumur et la rue des Gravilliers. Les maisons, aux façades rogneuses, ont des sueurs rentrées et l'odeur y est de mille petites choses infectes, d'un écœurement paisible. La rue ne présente guère d'animation, hors qu'à la nuit, un peu, quand les bals musette, gonflés de la douceur des accordéons, gémissent l'invitation à la java pour les boniches, les gigolettes et les costauds.

Apolline, préoccupée par sa lettre, traversait machinalement la rue vers le trou sombre et malodorant de son couloir, lorsqu'une brâmée d'accordéon lui restitua la conscience des lieux. Après un coup d'œil circulaire, elle avisa un très petit homme qui s'éloignait vers la rue des Gravilliers et appela : « Bombé ! ».

Sans se presser, l'homme rebroussa chemin. C'était un bossu d'une quarantaine d'années, au visage doux et intelligent. La bise qui coulait dans la rue étroite, en collant ses vêtements

Extrait de la publication

élimés à sa carcasse osseuse, dessinait des jambes grêles et arquées. Le veston était très ample et les pans en descendaient jusque sur ses genoux, à cause de la bosse qui le faisait se lever très haut par derrière. Un dur fardeau, cette bosse, mais qui était aussi son génie, car il savait à tout moment qu'il était bossu.

De son pas égal, le Bombé s'approcha d'Apolline et dit en portant la main à sa casquette : « C'est vous, Madame Galuchey ? ». Elle répondit : « Oui, c'est moi », parce que c'était vrai et que la réponse s'offrait facile à son inertie. Elle observa un silence, pour qu'il pût se convaincre de son identité et poursuivit :

— Est-ce que vous n'iriez pas me faire une course jusque dans le VIIe ?

Bien qu'il fût d'avance consentant, le Bombé allongea une moue ennuyée :

— C'était guère mon idée d'aller dans ces coins-là. J'avais à travailler du côté de Montmartre, rapport à la fête. Ça serait quoi cette commission ?

— Porter une lettre à un parent. Dix sous et votre métro.

— C'est bon, donnez.

— Alors attendez-moi cinq minutes, je vais la faire.

En attendant que la lettre fût écrite, le Bombé se réfugia dans le couloir à cause du froid. Tout bas, il se disait des chiffres et sondait l'avenir avec inquiétude, ce qui, pour lui, n'allait jamais qu'à prévoir le jour suivant.

— Dix sous de commission, je reviens à pied, ça fait dix-huit... Mais c'est ces trois francs de chambre, si je les donne pas demain, à la porte, ça fait pas un pli et clochard par ce temps-là, salut ! Trois francs de la semaine pour une niche à chien, c'est du vice aussi. Trois francs... des clous encore que je vas manger...

Il entendit des pas au fond du couloir et demanda : « C'est vous, madame Galuchey ? » Et Apolline répondit encore : « Oui, c'est moi », mais avec une autre intonation de voix que la première fois, parce que l'obscurité rendait sa réponse nécessaire. Dans le couloir, sa main chercha celle du Bombé pour lui donner la lettre. En même temps, le Bombé allongeait les deux bras, à tâtons, et tandis que sa main droite saisissait la lettre et les vingt-six sous, sa gauche se posa, par inadvertance, sur la gorge d'Apolline. Peut-être cette main s'attarda-t-elle plus longtemps que la vraisemblance d'un hasard ne l'y autorisait, car Apol-

Extrait de la publication

line poussa un cri et fit retentir le couloir de ses imprécations. Au vrai, elle n'avait point d'indignation, l'attouchement du Bombé ne lui ayant procuré aucune volupté, mais elle s'efforçait toujours d'agir comme si sa tante Irma continuait de la surveiller, du haut de son paradis où ses pieuses pratiques et son souci des bonnes manières l'avaient, bien sûr, droit conduite. C'est pourquoi elle dit au Bombé que c'était dégoûtant à un homme de son âge d'attenter à la vertu d'une jeune femme sur le point d'être mère, qu'on ne se méfiait pas assez de ces coureurs de jupons et, qu'au reste, elle avertirait son mari qu'on l'avait voulu violer. Ayant satisfait à la pudeur, elle ajouta le plus naturellement du monde :

— Portez vite la lettre, c'est pressé.

Déjà sur le trottoir, le Bombé se retourna.

— Surtout, ne dites rien à votre mari, ou je dis à tout chacun que vous êtes mal fichue de la poitrine.

Et il s'éloigna sous sa bosse, laissant Apolline suffocante un peu.

II

Lorsque Justin, au coin de la rue Réaumur, eut définitivement tourné le dos à sa femme, une joie forte entra dans ses poumons à se sentir maître de quelques heures d'une liberté qu'il désirait pour la première fois.

— Je lui ai envoyé un sacré bobard, je lui ai envoyé un bobard, là, vlan !

Et il peinait pour contenir l'envie de rire qui lui gonflait le cou dans son col de celluloïd. En s'engageant sur le boulevard de Sébastopol, une bise aigre le mordit et c'était du contentement frais. Justin avait tant de joie qu'il eût souhaité en éclabousser les passants et il regretta de n'avoir pas sa canne des dimanches, à bec d'argent, que sa femme lui avait offerte dernièrement à l'occasion de son trentième anniversaire.

Pourtant, le souvenir de cette parure de fête

Extrait de la publication

Extrait de la publication

MARCEL AYMÉ

Aller retour

Rond de cuir doux et besogneux, marié à une femme laide, Justin Galuchey découvre la médiocrité de sa vie.

Il veut se libérer. Il se coupe les moustaches et sa volonté s'affirme. Il devient tout d'un coup chef de service, élégant, spirituel et il est aimé. À lui les ivresses du pouvoir, les charmes des belles étoffes et les troubles de l'amour délicat que lui porte la belle et fière Raymonde.

C'est l'oncle de Justin, avare et sceptique, qui met fin à l'aventure en exhibant une photo de l'ancien Justin, moustachu et ridicule. Raymonde rit et replonge Justin dans la monotonie d'autrefois.

nrf

27-XI A20382 ISBN 2-07-020382-4

9 782070 203826

Extrait de la publication